



Wilfried Stroh, *La puissance du discours, Une petite histoire de la rhétorique dans la Grèce antique et à Rome*, Traduit de l'allemand et du latin par Sylvain Bluntz, coll. Le miroir des humanistes, 11, Belles Lettres, ISBN-13-978-2-251-34604-5, novembre 2010, 514 p., prix Fnac 25,65 €.

En 1970, Roland Barthes constatait, dans *L'ancienne rhétorique*<sup>1</sup>, qu'il n'existait nulle part un manuel qui pût dresser un panorama chronologique et systématique de la rhétorique antique et classique. Chacun devait, en la matière, construire son savoir. W. Stroh<sup>2</sup> offre de combler, enfin, cette lacune (p. 146, note 5) : il s'agit d'une pointe d'humour, l'auteur connaissant parfaitement les travaux qui l'ont précédé, comme ceux de Kennedy ou de Pernot. Il faut se féliciter de voir la collection « Le miroir des humanistes » poursuivre la publication de ses récents travaux, toujours traduit par Sylvain Bluntz<sup>3</sup>. Cette *kleine Geschichte*, parue en allemand en 2009<sup>4</sup>, forme un épais volume à destination du public cultivé et des étudiants<sup>5</sup>.

### 1. Gai savoir

La liberté d'esprit et le style heureux de ce livre tranchent avec la sécheresse qui est la marque habituelle de ce genre d'ouvrages. Il abonde en formules dignes d'un pédagogue passionné et tout à sa joie de transmettre. Expressions gourmandes, (p. 36 : « *laisser fondre sur sa langue la liste des noms des neuf Muses ou celle des filles de l'Océan* »), apartés complices (p. 34 : « *Entre hommes politiques et Muses, la tension est grande, comme on sait, de nos jours encore* »), raccourcis saisissants (p. 38 : la Sicile du Ve siècle est « *l'Amérique des Grecs* »), un goût prononcé pour les premières fois (p. 277 : Quintus Cicero, « *premier coach politique de l'histoire* »), ou encore les parallèles avec la période contemporaine (p. 56 : il illustre son développement sur les « figures parallèles » chez Gorgias par le surprenant discours de Erhard Eppler, prononcé en 1981 contre les positions de l'OTAN)<sup>6</sup>. Ce ne sont là que quelques exemples. W. Stroh aime les superlatifs. Ainsi, à propos de l'Institution oratoire, Quintilien, « *ce maître béni des dieux* », « *offre au monde le plus grand et le plus approfondi traité de rhétorique de l'Antiquité* ». Quelques pages plus loin, W. Stroh précise : « *de tous les*

<sup>1</sup> Barthes, Roland, *L'ancienne rhétorique, Œuvres complètes*, t. II, Paris, Seuil, p. 901 et suiv., 1994 [1970].

<sup>2</sup> Wilfried Stroh, né en 1939 à Stuttgart, a pris sa retraite en 2005, après avoir enseigné à l'Université de Heidelberg puis à l'université Ludwig-Maximilians de Munich. Comme on sait, W. Stroh est un ardent défenseur du latin parlé, domaine dans lequel il connaît peu de rivaux. Cette dimension de son activité n'apparaît pas dans l'ouvrage de manière explicite.

<sup>3</sup> En dernier lieu : Stroh, Wilfried, *Le Latin est mort, vive le latin ! Petite histoire d'une grande langue*, Trad. par Sylvain Bluntz, Belles Lettres, 2008, 302 p. Edition allemande : Stroh, Wilfried, *Latein ist tot, es lebe Latein! Kleine Geschichte einer grossen Sprache*, Berlin, List, 2007, 414 p.

<sup>4</sup> Stroh, Wilfried, *Die Macht der Rede, Eine kleine Geschichte der Rhetorik im alten Griechenland und Rom*, München, Ullstein, 2009, 607 p., ISBN/ISSN: 978-3-550-08753-0.

<sup>5</sup> Notons, au passage, que certains sites de librairie en ligne, comme celui de la FNAC, écrivent : « *Une petite histoire de la rhétorique dans la Grèce et la Rome antiques* », ce qui constitue une entorse à la philosophie de W. Stroh. Il n'y a, pour lui, que la Grèce qui soit antique (voir p. 233).

<sup>6</sup> E. Eppler, chef de file de la gauche chrétienne et pacifique du SPD, ministre dans les cabinets Brandt et Schmidt, faisait dans ce discours un saisissant parallèle entre l'Allemagne des années 1980 et la Pologne - exemplaire - de Solidarnosc.

temps » (p. 444). On se laisse volontiers porter cet enthousiasme, qui est le souffle même de ce livre, en dépit de quelques pointes excessives. À plusieurs reprises (p. 20, p. 30) l'auteur déclare que le discours le plus célèbre de la littérature mondiale est celui que prononce Marc Antoine dans la pièce de Shakespeare, *Jules César* (acte 3, scène 2), discours auquel « *la critique littéraire érudite ne comprend rien au moins depuis 200 ans* ». Comme on voit, cet ouvrage ne s'embarrasse pas de précautions oratoires.

W. Stroh est un pédagogue exaltant et minutieux. Ce bonheur d'écriture ne saurait occulter qu'il s'agit d'un manuel ou d'un précis, comme le montre le strict déroulement chronologique cadencé en chapitres dont chacun trace le portrait des maîtres de la rhétorique et présente, dans le détail, leurs œuvres principales. Dans ce *Who's who* historique, selon sa propre expression, l'auteur n'oublie rien ni personne (ou presque). La bibliographie raisonnée s'étend sur 54 pages (un index en fin de volume aurait été utile)<sup>7</sup>. Toujours présentées avec leur nom grec, leur équivalent latin et la traduction, les notions de rhétorique évoluent, au fil des pages, de leur origine conjecturale et quasi instinctive à leur mise en forme théorique et technique, sur presque mille ans, de la Sicile de Gorgias à l'Afrique d'Augustin.

Le public cultivé et étudiant trouvera son compte dans cet ouvrage qu'on ne peut feuilleter à la va-vite et qu'il vaut mieux lire un crayon à la main. Ici, le gai savoir n'a rien de bavard ; au contraire, il est d'une densité surprenante. À la fois fresque à la gloire de l'Antiquité et synthèse universitaire, ce livre fait l'inventaire de mille réflexions accumulées au cours d'une vie de recherche. L'érudition de W. Stroh, bien que légendaire dans le monde savant, ne s'expose jamais (encore que les notes de bas de page soient très riches). Au détour des chapitres, apparaissent des idées souvent tenues à l'écart des questionnements scientifiques. Ainsi, W. Stroh remarque que la rhétorique a joué dans la fondation du IIIe Reich un rôle déterminant et assumé, que Hitler et Goebbels étaient des orateurs capables d'entraîner les foules (contrairement à Staline, p. 376). Il ne craint pas de suggérer que l'on réédite, avec commentaires, *Mein Kampf* ou les discours des hiérarques nazis (p. 13).

## 2. De la Sicile à Athènes

Les premiers chapitres (chap. 2 et 3), consacrés à la préhistoire homérique de la rhétorique, présentent les concepts dans leur état initial et potentiel. Habilement, W. Stroh pose les premiers jalons techniques (*captatio benevolentiae*, *prooemium*), pour montrer le caractère intuitif et nécessaire de la rhétorique. Ici, point de persuasion, au sens propre du terme, mais plutôt de la colère, de l'indignation au service de la conviction. Déjà apparaît dans certains discours homériques la volonté de promouvoir la *parrhêsia* (« *le fait de parler clairement et sans ambages* ») et, à travers elle, l'*êthos* (« *le recours aux émotions douces et touchantes par lesquelles l'orateur se rend lui-même sympathique avant tout* », p. 27). Sans doute Homère donne-t-il l'impression d'avoir beaucoup réfléchi à la rhétorique (p. 28) ; mieux : de l'avoir inventée<sup>8</sup> et d'avoir « *l'instinct oratoire* ». Mais, comme le reconnaît l'auteur, il reste difficile d'aller au-delà de ces conjectures (p. 24). Cette analyse de la proto-rhétorique chez Homère ou Hésiode aurait mérité, au moins à titre pédagogique, d'être encadrée par une réflexion sur l'oralité de la Grèce archaïque. Les travaux anthropologiques des années 1960 (de Taylor ou Lowie), ont conduit les historiens (Finley, Vernant, Détienne, et beaucoup d'autres) à décrire une société homérique « *dans laquelle des valeurs telle que la collaboration, la pitié et la justice n'avaient pas encore fait leur apparition* »<sup>9</sup>. Que peut la

---

<sup>7</sup> On pourra regretter que la recherche française n'y trouve pas toute la place qu'elle mérite et surtout quelques coquilles regrettables.

<sup>8</sup> À cet égard, W. Stroh ne pouvait pas citer le récent colloque consacré à la réception rhétorique d'Homère.

<sup>9</sup> Cantarella, Eva, *Ithaque, De la vengeance d'Ulysse à la naissance du droit*, Albin Michel, 2003, p. 30.

rhétorique dans le monde d'Agamemnon, qui déclare lâche et homme de rien celui qui cède en tout au premier mot (*Il.*, 1, 293-294) et que peut-elle devant Achille qui reste insensible à tout art oratoire (p. 25-29) ? Cette Grèce enracinée dans le code de l'honneur n'est pas celle que décrit W. Stroh dans son analyse de la prière de Priam (*Il.*, 24, 33-54). Il met en lumière non seulement la technique rhétorique à l'œuvre, mais, surtout, il isole la pâte humaine que fait lever le levain de la rhétorique. Priam anticipe ainsi, selon l'auteur, sur l'*humanitas* de Cicéron (p. 33).

Si la rhétorique a un lieu de naissance, c'est la Sicile, « *pays aux possibilités illimitées* » (p. 38), mais surtout État ordonné et débarrassé de ses tyrans (- 467 av. J.-C.) où chacun peut enfin assurer la défense de ses intérêts<sup>10</sup>. Les premiers manuels de rhétorique s'intéressent avant tout à l'éloquence du barreau. Cependant, W. Stroh rappelle qu'un grand nombre de procès, dans l'Antiquité, étaient « *une continuation de la politique par d'autres moyens* » (p. 43). La plupart des grands orateurs de l'Antiquité ont évolué dans « *une république des avocats* » (l'auteur rattache cette expression à l'Allemagne monarchiste et non à la IIIe République française). À cela s'ajoute que l'éloquence judiciaire est plus facile à régler que l'éloquence politique (p. 43).

Sous l'impulsion de Corax et Tisias (chap. 3, p. 35-45), apparaissent un corps de règles, une codification des bonnes pratiques (*artem et praecepta*), et l'intention formalisée de créer, dans le discours, une marche en avant des arguments (*tekhnê*) qui procède de l'*eïkos*, « *ce qui paraît adéquat, probable ou plausible (verisimile, probable)* »<sup>11</sup>. Ce schéma fondamental permet de mettre au point le retournement d'argument ; c'est la porte ouverte au reproche fait à la rhétorique « *de faire de l'injustice justice* » (p. 41). Ainsi se construit sa mauvaise réputation d'immoralité. Ce même schéma conduira les sophistes à développer une technique du doute. L'examen d'une question sous tous ses aspects, le pour et le contre, les a fait passer pour des sceptiques. W. Stroh relativise : les sophistes, « *pédagogues de la Grèce* » étaient avant tout des esprits indépendants. D'où le portrait sympathique de Gorgias (chap. 4, p. 47-60), « *le sorcier de la rhétorique* » (p. 47), célèbre et riche grâce à son art, et surtout, comme ses prédécesseurs, foncièrement sicilien. Ses discours se présentent avant tout comme des modèles à suivre, plutôt que comme *tekhnê* proprement dite. W. Stroh profite des talents de Gorgias pour développer longuement la notion de *skhêmata (figurae, figures)* et celle de discours épидictique. Peu porté sur l'éloquence du barreau, cet artiste de la parole fut également un orateur politique très actif. Ce que la Sicile avait annoncé, Athènes le confirme : « *rhétorique et démocratie sont des sœurs presque inséparables* » (p. 75). Suivent alors quatre chapitres, dans lesquels W. Stroh démêle les filiations et les sensibilités, les innovations et les contestations, qui mènent des sophistes (chap. 5, p. 61-73), les Gorgias, Protagoras, Prodicos, Hippias, Thrasymaque à celui qui fut leur ennemi déclaré, Platon, en passant par les autres orateurs de premier ordre, Antiphon, sorte de Czerny de la rhétorique (p. 79), Andocide, Lysias et sa rhétorique du brave homme (p. 93 et suiv.), Isée et, surtout, Isocrate (chap. 8, p. 109-123). Avec eux se précise l'antagonisme qui oppose rhétorique et philosophie. Isocrate, notamment, explore une voie nouvelle. Ce disciple de Gorgias affranchit la rhétorique de sa

---

<sup>10</sup> W. Stroh suit sur ce point le témoignage d'Aristote et Cicéron contrairement à d'autres, comme E. Schiappa, pour qui les deux auteurs avaient un intérêt idéologique et philosophique à situer la naissance de la rhétorique en Sicile. Aristote, *Rhétorique*, 1402 A 17 et *Brutus*, 46. Schiappa, Edwards, *The Beginnings of Rhetorical Theory in Classical Greece*, New Haven, London, 1999. Tout ceci ne change pas grand-chose, et rien ne prouve qu'il n'y avait pas de procès sous la tyrannie (p. 40, n. 6).

<sup>11</sup> On aurait pu attendre de W. Stroh un élargissement du sens d'*eïkos*, par exemple en discutant le point de vue de D.C. Hoffman, selon qui le « plausible » va de pair avec une attente sociale. Hoffman, David C., « Concerning Eikos: Social Expectation and Verisimilitude in Early Attic Rhetoric », *Rhetorica: A Journal of the History of Rhetoric*, vol. 26, No. 1 (Winter 2008), pp. 1-29.

réputation sulfureuse et lui donne des ambitions plus vastes appelées à devenir le nœud de toute cette histoire : elle est profondément liée à l'amélioration de l'homme par l'éducation et au service des valeurs morales (p. 118). Ces chapitres, plein de finesse dans l'exposé, sont parfois résolument techniques mais toujours agrémentés de rencontres tirées du panthéon de l'auteur (Niebuhr, Nietzsche, Wagner, Dürrenmatt, Goethe, Wilamowitz, etc.).

Ce sont d'ailleurs ces sujets que Platon place au centre du débat sur la rhétorique (p. 125-141). Les joutes légendaires qui opposent Socrate à Gorgias ou à Protagoras radicalisent l'opposition entre philosophie et rhétorique. C'est d'ailleurs dans le *Gorgias* que le mot rhétorique apparaît pour la première fois dans la littérature grecque (p. 128). W. Stroh, après une longue analyse de ce dialogue (p. 127-136), dans laquelle est examiné le fondement moral de la rhétorique, s'attache davantage au *Phèdre*, écrit environ 25 ans plus tard (p. 137). Socrate montre que la rhétorique est une psychagogie, une conduite des âmes, et qu'il est dans sa nature de tromper l'auditoire (p. 138). Le reproche de Platon envers la rhétorique vient moins de ce qu'elle prône la vraisemblance et le probable<sup>12</sup> que de son incapacité à approfondir la notion de bien et d'en faire son but unique. Ce qui le conduit à imaginer une rhétorique d'un nouvel ordre, scientifique et dialectique, exempte de valeurs. L'auteur, se souvenant des leçons de la *Société ouverte* de Karl Popper (1945), montre que le point de vue de Platon ne va pas sans une certaine ambiguïté : son mépris pour la rhétorique se nourrit de sa défiance pour la démocratie (p. 141)<sup>13</sup>.

Fasciné par Platon, Aristote est le premier et génial théoricien de la rhétorique (chap. 10, p. 143-190). Il ne veut pas d'une rhétorique de sophiste, trop portée à la technique, à l'entraînement et à l'habitude. Il lui faut de la méthode et de l'approfondissement théorique. Sa rhétorique devient une science de l'échec et du succès, une science des situations dans laquelle il faut distinguer les possibilités de persuasion dont on dispose dans chaque cas (*Rhétorique*, 1355 B 10). Dans ce cadre aristotélicien, « *l'ethos est absolument le moyen de persuasion le plus puissant* » (*Rhétorique*, 1356 A 13). W. Stroh analyse les grandes catégories aristotéliciennes (topos, les trois genres de discours, élocution) et clôt le chapitre avec Anaximène, le praticien « *proche de la vie* » (p. 162).

Après le maître théoricien, vient le maître orateur : Démosthène ou « *le triomphe de la volonté* » (p. 161-210) ; on pourrait dire aussi « le triomphe de l'impopularité ». Toujours à contre-courant, toujours contre le sens du vent, Démosthène met l'éloquence au service d'une vérité, la sienne. Loin du stéréotype établi par Platon, il ne dit pas au peuple ce qu'il aime entendre, il secoue les esprits, il appelle à l'effort, à la pénitence même (p. 174-176). Impitoyable redresseurs de torts, au mépris de tout avantage personnel, cet « *oiseau de malheur* » évoque, pour W. Stroh, les prophètes de l'Ancien Testament et le Churchill de 1940. En quelques pages admirables, l'auteur décrit son combat contre Philippe de Macédoine et son duel contre Eschine, orateur brillant mais sans vision (p. 196-199). Ballotté par les événements, tantôt traité de girouette politique (Théopompe), tantôt de modèle de constance

---

<sup>12</sup> Reproche que Gadamer s'est approprié d'une manière positive pour établir que la rhétorique est une technique du consensus (*Vérité et méthode*) : « *de toute antiquité [la rhétorique est] la seule avocate d'une revendication de vérité (...) à défendre la vraisemblance, l'eïkos (verisimile), et ce qui tombe sous le sens, contre la revendication de preuve et de certitude de la science* ». Ce à quoi Stroh répond non sans finesse et ironie : « *la rhétorique n'est pas l'avocate d'une quelconque revendication de vérité, mais son client* » (p. 40-41, n. 8). Plus méchamment, il qualifie le consensus de Gadamer comme « *une méthode grand public de la connaissance* ».

<sup>13</sup> Ce qu'anticipait, il y a plus de 25 ans, l'analyse du *Gorgias* dans : Vidal-Naquet, Pierre, *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Flammarion, Champs, 1990, p. 127 : « *Chez Platon, le dialogue socratique est explicitement opposé au débat démocratique* ». (...) Le *Gorgias* « *est le contrepoison de la discussion en assemblée* ». Allusion directe à Loraux, Nicole, « Socrate contrepoison de l'oraison funèbre », *L'Antiquité classique*, 1974, p. 172-221.

(Plutarque), toujours à l'affût du moment opportun (*kairos*), il fut finalement vaincu. Il fut un des premiers (après Andocide) à publier ses discours politiques, donnant à l'art oratoire une dimension nouvelle (p. 173). Après lui, les champions de l'hellénisme triomphant, Lycurgue, Dinarque, Hypéride, Démétrios de Phalère, Théophraste, Hermagoras imposent leur art et leurs théories aux esprits romains (chap. 14, p. 211-229). W. Stroh évoque ici la question de la déclamation (*meletê*)<sup>14</sup>, puis le cas de l'asianisme, qui est davantage une invective contre le style nouveau qu'une véritable école de style (p. 219-220)<sup>15</sup>, les tropes stoïciens, les figures, les points d'appui (*staseis*) d'Hermagoras, enfin toute « cette armurerie de la rhétorique » qui servira d'arsenal aux juristes romains. Car voici que la rhétorique change de monde. Elle devient latine.

### 3. Cicéron

La partie de l'ouvrage consacrée à Cicéron ne couvre pas moins de 135 pages (contre 47 pour Démosthène). Il en est le centre, plus encore, il en est l'âme. Ce qui précède semble écrit pour conduire à lui, et ce qui suit est bien souvent un traité sur sa postérité. Exceptionnel technicien de la rhétorique, Cicéron cherche avant tout le fondement moral de l'éloquence. L'auteur montre comment, sous l'influence de Philon de Larissa (le successeur direct de Platon à la tête de l'Académie), Cicéron place l'ensemble de son œuvre sous l'égide de Platon. Il s'est donné à lui-même « un projet de vie platonique » : reconquérir, grâce aux discours, la puissance politique que la sagesse mérite. Inspiré de la république utopique de Platon, mais certain qu'elle s'est déjà réalisé à Rome, Cicéron veut réussir là où Platon a échoué : devenir philosophe-roi. Cicéron va plus loin que son maître, grâce au concept d'*humanitas*, notion par laquelle « l'homme réalise son essence en étant homme avec les autres ». Comme Démosthène avant lui, Cicéron est aux postes de combat, c'est un « hyperactif » (p. 382). D'abord contre César, « le chouchou du peuple », puis dans son assaut frontal contre Catilina d'abord, contre Antoine ensuite, les deux débauchés avides de pouvoir qui le dégoûtent (« On en peut imaginer de vie plus misérable que celle d'un tyran », *De republica*, 2, 48).

W. Stroh, éminent spécialiste de Cicéron<sup>16</sup>, a récemment produit une biographie de l'orateur philosophe, dont on nous annonce une prochaine traduction en français<sup>17</sup>. Sa connaissance de Cicéron dépasse toute érudition. On reconnaît au passage quelques unes des positions académiques de l'auteur, comme son explication des publications des discours, faite dans un souci didactique de « bonnes pratiques » (p. 295)<sup>18</sup>, ou encore sa conception du corpus des *Philippiques* (dont il exclut la première et la deuxième, p. 344)<sup>19</sup>. Quelques

---

<sup>14</sup> W. Stroh a donné un article de référence sur le passage de *meletê* à *déclamatio* dans : Schröder, Bianca-Jeanette & Schröder, Jens-Peter, *Studium declamatorium. Untersuchungen zu Schulübungen und Prunkreden von der Antike bis zur Neuzeit*, Beiträge zur Altertumskunde 176, München und Leipzig : K.G. Saur, 2003, p. IX, 400 ("Declamatio", pp. 5-34).

<sup>15</sup> W. Stroh se situe ici dans le droit fil de Wilamowitz, « Asianismus und Atticismus », *Hermes*, 35, 1900, 1-52, « article révolutionnaire plus souvent cité que lu » (p. 220).

<sup>16</sup> Sa plus célèbre contribution savante : Stroh, W., *Taxis und Taktik : die advokatische Dispositionskunst in Ciceros Gerichtsreden*, Stuttgart, Teubner, 1975, 318 p. (Heidelberg, Univ., Philos.-Histor. Fak., Habil.-Schr., 1975).

<sup>17</sup> Stroh, W., *Cicero : Redner, Staatsmann, Philosoph*, München, Beck, 2008, 128 p. Vient d'être traduit en italien.

<sup>18</sup> Voir *Taxis und Taktik*, p. 50-52. De même, W. Stroh est de ceux qui pensent que l'écart entre discours prononcé et discours publié est assez peu significatif. *Taxis und Taktik*, p. 54.

<sup>19</sup> W. Stroh, « Ciceros demosthenische Redezyklen », *Museum Helveticum*, XL, 1983, pp. 35-50.

formules n'auraient pas déplu à l'Arpinate (« *Celui qui ne lit pas le De oratore connaît peu Cicéron et celui qui ne lit que le De oratore le connaît encore moins* », p. 321).

La relation de Stroh avec l'orateur romain a quelque chose d'intime et de personnel, et on peut parier qu'elle agacera ceux pour qui Cicéron ne mérite pas tant d'égards. Faire de lui un *homo Platonicus* à l'assaut du pouvoir est une position qui ne fait pas l'unanimité. Sachons gré à W. Stroh d'avoir fait ce choix. En faisant de Cicéron l'alpha et l'oméga de toute histoire de la rhétorique, il ouvre une perspective qu'il ramasse en peu de mots : « *C'est avec Cicéron que l'idéal de l'humanisme entame sa marche victorieuse à travers l'histoire de l'Europe* » (p. 267).

Les pages consacrées à Démosthène et à Cicéron sont les plus belles et les plus communicatives du livre. Leur lutte acharnée contre plus fort qu'eux a quelque chose d'endiable et de quasi juvénile. On imagine volontiers les partisans de ces hommes montant à la tribune s'écrier « ce soir on met le feu ». De même, W. Stroh dresse de l'un et l'autre le portrait de l'homme de parole qui, dans les affaires de l'État, se révèle moins vertueux qu'on ne le voudrait, mais qui, au jugement de l'histoire, est le symbole du courage. Aux arguties patriotiques d'Eschine, W. Stroh oppose un Démosthène parfois trop humain mais au final moins mesquin. Certes, il fut « *véreux, tantôt aveuglé, tantôt égoïste, tantôt blasphématoire, ... et alors ? Philippe était-il le grand ennemi des Grecs et de la démocratie attique contre lequel il fallait se battre oui ou non ?* » (p. 199). Il en dit autant de Cicéron. Ces deux hommes avaient fait de la lutte contre le tyran le ressort de leur vie. W. Stroh le dit sans ambages.

#### **4. Fin de parcours**

Après ce long mouvement, le chapitre consacré au déclin de l'éloquence latine marque une sorte de pause (chap. 21, *Corrupta eloquentia*, p. 349-370). Cet étiolement, Tacite et Sénèque le père, spectateurs désabusés du relâchement des tensions politiques, l'ont analysé. Depuis l'âge de Cicéron, dit Sénèque, seule période au cours de laquelle la littérature latine s'est imposée à celle éblouissante venue de Grèce, « *on descend une marche chaque jour* ». Ce flottement cesse avec l'entrée en scène de Quintilien, « *l'amoureux de Cicéron* » (p. 444). Il n'a pas les qualités des grands orateurs qui l'ont précédé, mais il a en a une qu'aucun d'eux n'avait : c'est un professeur, un pédagogue, clair, vivant, précis, novateur dans son enseignement (on forme un orateur dès l'enfance), ultra cicéronien dans sa pensée (pas d'éloquence sans sagesse) et défenseur de son idée propre : seul un homme de bien peut être orateur. Avec lui, on est orateur une fois pour toute, même lorsque l'on se tait (p. 383). La question qui habite Quintilien est celle d'une utopie : comment l'enseignement peut-il produire un jour un grand homme d'État intègre et apte à conduire les hommes, « *l'homme politique véritable* », « *comme jadis le consul philosophe Cicéron* » (p. 444).

Stroh amorce la fin du livre avec un chapitre consacré à « *l'été indien de l'art oratoire classique* » (p. 391-413) au cours duquel, sont passés en revue les maîtres de la seconde sophistique (Philostrate, Aristide, Dion Chrysostome, Lucien, Longin), tous venus de Grèce, à l'exception de Fronton. Suit un chapitre fascinant sur l'éloquence juive et chrétienne (p. 415-435), celle de Paul, Justin, Tertullien, Cyprien, Lactance (le Cicéron chrétien), Grégoire de Nazianze (le Démosthène chrétien), Jean Chrysostome. W. Stroh montre comment la vieille rhétorique, issue d'une civilisation païenne, se fait baptiser. Il termine naturellement et brièvement son ouvrage avec Augustin, adorateur de Cicéron et de l'écriture sainte (p. 437-440).

## 5. L'impossible définition

Ce rapide survol ne fait justice à cet ouvrage si riche de perspectives mais également technique. Sa vocation pédagogique est trop évidente pour ouvrir une discussion académique sur les détails. On peut cependant regretter que le lecteur, dans cette découverte du continent de la rhétorique, ne rencontre pas en chemin quelques noms importants, les tragiques grecs, Thucydide, Tite-Live, pour ne rien dire de Philodème, l'éternel oublié. Au-delà de ces lacunes, la rhétorique aurait gagné à prendre une dimension politique qui n'est pas assez accentuée. On regrette que W. Stroh n'ait pas porté sa réflexion sur l'égalité de parole (*isègoria*, cf. Hérodote, V, 78). A défaut de produire le consensus, la rhétorique s'intègre dans un processus de co-décision qui unit l'orateur et son auditoire. Certes, W. Stroh, plusieurs fois, appelle notre attention sur « l'attente du public ». Mais quel est le rôle de ce dernier ? Est-il un simple accessoire ? Est-il si passif qu'on ne le croit ? W. Stroh ne franchit pas le pas qui conduit de « public » à « peuple », en tant que catégorie politique. Un effort d'abstraction montrerait que la rhétorique permet, dès l'Antiquité, de formaliser une théorie des choix et un partage des risques décisionnels (proposition de l'orateur – sanction de l'auditoire) qui débouche sur une éthique de la transparence, d'une décision commune – ou mieux d'une raison commune. Les morceaux de bravoure de Thucydide auraient été sur ce point des références à méditer. Enfin, les considérations que W. Stroh consacre aux lieux de l'éloquence sont trop rapides (p. 76) pour faire sentir au lecteur le rôle crucial du cadre physique de la parole publique - l'agora, le forum, le tribunal, ou l'*ekklêsía* – où se noue l'invention progressive de la sociabilité politique.

W. Stroh est à la recherche d'une chose qui échappe aux définitions, « *de ce qui a traversé les époques, de ce qui vaut toujours* » dit-il. On n'est jamais certain, en parcourant ce vaste panorama, de fixer le sens univoque de la rhétorique. Plutôt que de suivre les théories contemporaines de la rhétorique comme art du consensus, plutôt que de se perdre dans les distinctions oiseuses entre convaincre et persuader, il constate que la rhétorique vise le « retournement », retournement d'un argument (rendre plus fort le discours le plus faible, selon Protagoras), mais également retournement d'autrui, faire changer d'avis ou convaincre de prendre certaines positions (p. 21). La persuasion, selon Quintilien, n'est pas le but de la rhétorique, sans quoi, ajoute Stroh, « *les prostituées et les lèche-culs seraient également des rhéteurs* ». Il n'y a pas de cynisme constitutif de la rhétorique. Celle-ci est une science ambivalente. Dans l'idéal antique, la parole publique est à la fois « parler beau » et « parler juste », c'est la conjonction de l'émotion et de la raison, le rapprochement de la tactique et d'une recherche du vrai. Quand cette ambivalence fait défaut, l'orateur perd son rang dans l'histoire de la rhétorique, ce qui est le cas de Périclès, poliment évincé de cet ouvrage (p. 77). Pour lever l'incertitude, W. Stroh a laissé un indice très visible. C'est cette notion de « puissance » qui figure dans le titre du livre (*Die Macht*). L'histoire qu'il brosse dans ce gros ouvrage, c'est celle d'une force, d'une *energeia*, diraient les grecs, une puissance à l'œuvre et en acte, dont Aristote notait justement qu'elle s'observe plus qu'elle ne se définit.

Philippe Rousselot

(Texte revu et validé par une double revue en aveugle conformément aux statuts de la SIAC).